

# LA TRIBUNE

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

L. O. DAVID : RÉDACTEUR-PROPRIÉTAIRE.

BUREAUX : 25 Rue Ste-Thérèse.

W. F. DANIEL : ADMINISTRATEUR.

ADMINISTRATION. **LA TRIBUNE**  
 JOURNAL HEBDOMADAIRE  
 Parait tous les samedis. Les abonnements datent du 1er et du 15 de chaque mois.  
**ABONNEMENT.**  
 Un an..... \$1.00  
 Six mois..... \$0.50  
 Le numéro 2 Cents.  
 PAYABLE D'AVANCE;  
 W. F. DANIEL,  
 ADMINISTRATEUR

**LA TRIBUNE**  
 MONTREAL, 20 AOUT 1881.

Les patriotes de 1837-38  
 (Suite)

Un bon nombre de ceux qui restaient étaient dans un état voisin de la détresse et ne voyaient pas jour à jamais pouvoir amasser la somme, assez considérable, qu'il fallait pour payer un passage de Sydney en Angleterre. Un seul d'entre eux était marin mais âgé, aucun patron de navire n'était pressé d'ajouter à son équipage des hommes que devait tourmenter le mal de mer à chaque tempête: au reste il y avait assez de jeunes gens au pied marin qui cherchaient à gagner leur retour en Europe, pour engager les capitaines à ne prendre que des hommes déjà faits à l'eau salée.

Quant à moi, en particulier, sauf l'exil et la nostalgie qu'il me causait, j'étais au mieux dans la maison de mon généreux patron. Aux bons soins matériels de l'aisance, s'ajoutaient pour moi les soins plus précieux encore de la sympathie la plus cordiale et de l'amitié la plus délicate et la plus désintéressée: j'en étais quelquefois même confus, tant j'avais peur d'abuser, par quelqu'indiscret éréon d'une hospitalité si libérale et si distinguée.

Sur la fin de janvier 1846, c'est-à-dire environ dix-huit mois après les premiers départs de canadiens exilés, mon excellent patron termina ses affaires: tout était liquidé, il avait consommé la vente du reste de ses marchandises et avait réalisé tout son avoir, non pas, cependant, sans de grands sacrifices; mais il avait presque autant hâte de quitter les terres australes que moi-même.

Il se mit alors, et je l'accompagnais et l'aidais comme bien on peut l'imaginer, en quête d'un navire en partance. Il y en avait plusieurs qui s'annonçaient pour le mois de février; nous les visitâmes tous et, après informations prises sur les qualités de mer de tous, nous choisîmes comme le plus confortable le plus fin voilier le navire le *Saint-George*, commandé par un capitaine Jones.

Je n'ai pas besoin de dire que le *Saint-George* n'avait pas la moindre ressemblance avec le *Buffalo*, dont cependant, j'aimerais en ce moment à savoir le sort.

Un blessé garde comme souvenir la bulle ou l'éclat d'obus qu'on a retiré de ses chairs déchirées. Eh! bien moi, j'aimerais à posséder une petite noix faite du bois dont est construite cette frégate, dans les flancs de laquelle et mon cœur et mon corps ont été lacérés par d'indignes traitements.

XXV

LE VOYAGE DE RETOUR.

Le dimanche gras du mois de février 1846, dans la matinée, après avoir pris congé, les jours précédents, des charitables personnes à qui je devais des obligations et dont j'ai parlé dans le cours de ce récit, je m'embarquais, en compagnie de M. Mesnier mon bienfaiteur, de Madame Mesnier sa digne compagne, et d'un assez bon nombre d'autres passagers, sur le *Saint-George*, en destination d'Angleterre.

Plusieurs, des treize exilés canadiens qui restaient après moi sur la terre d'exil, avaient pu venir m'accompagner sur le quai; ils me serrèrent la main en me souhaitant un heureux retour au pays. Ils étaient émus et moi je pleurais, en leur disant: — « Courage mes amis, courage, votre tour viendra! » Quelques-uns de mes compagnons de passage, presque tous gens qui abandonnaient la colonie à la suite de tentatives avortées de fortune, partageaient notre émotion, d'autres faisaient des mines à mériter de rester à la place de mes braves compagnons.

Le *Saint-George* leva l'ancre à onze heures et, voiles déployées, commença sa longue course de milliers de milles à travers les eaux puissantes de l'abîme. Il faisait un temps magnifique, une légère brise enflait nos voiles et le noble navire glissait avec majesté sur les ondes, se dirigeant vers la sortie du havre.

Que j'avais de plaisir à voir s'éloigner les côtes de la Nouvelle-Galles-du-Sud, et n'eut été la tristesse causée par la pensée de mes pauvres compagnons restés à Sydney, je crois que j'eus, en ce moment, été aussi heureux qu'on peut l'être en ce monde. Il me semblait que déjà j'étais près d'arriver au pays. Il me semblait entendre mes parents se dire: — « Enfin, le voilà qui arrive! et se demander: — l'exil l'a-t-il bien changé? Je me voyais déjà au foyer domestique entouré de parents et d'amis à qui je faisais le récit de mes longues souffrances. Déjà, je voyais toutes mes connaissances m'entourer, le dimanche, sur le poron de l'église, à la sortie de la messe paroissiale. O image de la patrie, que je t'ai contemplée, de tous les degrés de latitude et de longitude qui séparent le Canada des terres australes!

Nous fûmes favorisés pendant plusieurs jours d'un vent en poupe accompagné de beau temps; nous filions, filions le plus agréablement du monde, gouvernant pour le Cap Horne. Je suivais, par conséquent, une route tout à fait différente de celle par laquelle nous étions venus à Sydney, à bord du *Buffalo*, et sur laquelle nous avions doublé le Cap-Bonne-Espérance.

Après deux semaines d'une navigation des plus heureuses, pendant laquelle M. Mesnier et moi parlions sans cesse de la vieille et de la nouvelle France, quand Madame Mesnier ne me parlait pas de mes parents et surtout de ma mère, nous étions dans les parages de la Nouvelle Zélande. Là nous éprouvâmes quelques jours de vents contraires accompagnés de bourrasques; mais bientôt le bon vent nous revint et nous reprîmes notre course rapide vers les régions froides et humides du Cap Horne.

Arrivés à la hauteur du Cap Horne nous fûmes saisis par un calme plat qui dura une semaine entière.

Le spectacle qui nous entourait était d'une tristesse grandiose, et le calme semblait porter avec lui des terreurs que n'offrent point les tempêtes. Il faisait froid, très froid, le navire était entouré d'immenses glaces flottantes: le ciel était sombre au point de nécessiter l'usage des lumières en plein jour: d'épais nuages s'étendaient comme de lugubres voiles de pleureuses, et semblaient descendre jusqu'au bout des mats de notre navire: le brouillard mouillait le pont et les cordages, et cette eau gelait en croute sur le pont et pendait en cristaux aux manœuvres. Le calme, qui nous retenait, semblait en un mot porter la tourmente en son sein.

A l'expiration de cette semaine de calme, un violent vent de Nord-Ouest s'éleva, à la faveur duquel nous doublâmes le cap; mais en nous dirigeant vers le sud, jusqu'aux environs d'une petite île appelée, je crois, l'île Royale, où nous rencontrâmes encore le calme qui, cette fois, ne dura qu'une journée.

Dans la nuit du même jour, un vent impétueux soufflant du Sud-Est nous conduisit en quatre ou cinq jours dans les parages des Iles Malouines. Là nous fûmes, paraît-il, dans un danger imminent. Le vent nous poussait vers la côte, et pendant presque toute une journée nous longeâmes la terre d'une de ces îles, ayant toutes les peines du monde à ne pas laisser affaler le navire sur les rochers que nous apercevions du haut du pont. Enfin, vers le soir, le vent s'apaisa un peu, puis prit une direction plus favorable, et nous fûmes, élevant notre course, nous éloigner de ce dangereux voisinage. Le lendemain, la brise était tout à fait propice et nous faisons bonne route, courant Nord-Est à toute vitesse.

Il y avait dix jours que nous avions

échappé aux dangers des rescifs de lles Malouines, le navire était courbé sous les efforts d'un gros vent et la mer battait avec fureur sa mince muraille: il était quatre heures de l'après midi et nous étions à table, un bruit se fit sur le pont, puis nous entendîmes donner l'ordre de mettre en panne. L'instant d'après le navire subissait une évolution, accompagnée d'une pièce de mer qui le fit trembler dans toute sa charpente.

L'ordre de mettre en panne avait été donné par le troisième officier du bord, alors en charge du navire; le capitaine et le second officier, à table avec nous, s'étaient élançés, en culbutant tout, vers le banc de quart, pour connaître la cause d'une manœuvre aussi inattendue et prendre la direction des choses. Ils furent suivis de près par tous les passagers, qui se précipitèrent en désordre sur le pont, en demandant avec angoisse: — Avons-nous touché? — Est-ce une collision? Est-ce que nous allons périr?

Tout était désordre sur le navire, et nous trouvâmes l'équipage, dans la terreur, en train de mettre les chaloupes à la mer. Plus de doute, c'est un sinistre, dont personne ne connaît ni ne peut apercevoir la cause. La plupart des passagers s'emparaient déjà des chaloupes, et on allait avoir à déplorer de terribles accidents, lorsque le capitaine parvint à obtenir l'attention de ces malheureux fous de peur. Il leur expliqua alors que la cause de ces manœuvres était la chute dans la mer d'un pauvre matelot. Il pria tout le monde de vouloir se retirer en arrière, pour permettre à l'équipage de manœuvrer à l'aise et d'exécuter, sans encombre, les dangereuses opérations du sauvetage, au sein d'une mer houleuse soulevée par un gros vent d'orage.

Penché sur le bastingage du navire, je pus voir le malheureux matelot lutter avec la mer; pendant environ dix minutes je le vis paraître et disparaître tour à tour: tantôt il apparaissait sur la crête d'une vague et tantôt il semblait avoir été enseveli sous le rempli d'une lame. C'était un spectacle à navrer le cœur.

Une chaloupe fut mise à la mer, conduite par cinq marins, elle se dirigea vers le malheureux, en ce moment, le jouet des vagues. Comme nous suivions avec anxiété les mouvements de ce frêle esquif ballotté par la mer, s'avançant avec peine malgré les efforts des vigoureux rameurs. Enfin la chaloupe approchait du pauvre matelot, on se sentait presque suffoqué d'impatience, dans l'attente du moment où, saisi par l'un de ses camarades, nous le verrions arraché au terrible sort qui le menaçait. La chaloupe n'était plus qu'à quelques verges de lui, lorsque nous le vîmes disparaître.

A Continuer.

## Recensements de la population de la Province de Québec depuis l'établissement du pays.

1665-66.....	3,215
1667.....	3,918
1681.....	9,677
1685.....	12,263
1688.....	11,562
1192.....	12,431
1695.....	13,639
1698.....	15,355
1706.....	16,417
1710.....	22,530
1720.....	24,434
1721.....	24,951
1734.....	37,716
1739.....	42,701
1754.....	55,009
1765.....	60,810
1784.....	113,012
1790.....	161,311
1822.....	427,465
1825.....	479,288
1851.....	553,134
1844.....	697,084
1851.....	890,261
1861.....	1,111,566
1871.....	1,191,516
1881.....	1,358,460

Il suffit de jeter les yeux sur ce tableau pour se convaincre de l'exactitude des calculs que nous avons faits en nous appuyant sur le travail de M. Rameau. Il est facile de se voir que depuis 1861, savoir, dans les dernières vingt années, l'accroissement de notre population a subi une dépression extraordinaire.

Le calcul est des plus simples, un enfant peut le faire.

M. Rameau, avait fixé à 3.60 par an tous les dix ans la moyenne de l'accroissement naturel des Canadiens-français. Même en réduisant cette moyenne à trois par cent dans les dernières vingt années, le recensement de 1881 aurait dû nous donner 1,880,000 âmes environ; or il ne nous donne que 1,358,460. En d'autres termes au lieu d'augmenter d'environ 750,000 âmes dans cet espace de temps nous n'avons augmenté que de 244,000.

C'est donc une perte de 500 à 520,000!

Ce chiffre comprend bien entendu non seulement ceux qui sont partis, mais encore ce qu'ils auraient produit, leurs enfants. Dans notre dernier numéro, nous avons réduit ce chiffre à 400,000 afin d'ôter à certaines personnes toute envie ou tout prétexte de nous contredire, mais nous défions qui que ce soit de prouver que nous nous trompons en fixant le chiffre de nos pertes depuis vingt ans à 500,000.

Nous avons aussi, la semaine dernière, basé nos calculs sur le nombre probable des Canadiens-français, mais on voit que nous arrivons au même résultat en prenant les chiffres du recensement, sans distinction d'origines.

Inutile de démontrer que c'est sur nous que retombe cette perte, que ce trou béant au sein de notre population a été créé par l'émigration de nos compatriotes.

Nous n'hésitons pas à affirmer que si dans les dix années qui vont sui-

vre on ne trouve pas moyen d'arrêter l'émigration, il y aura presque autant de Canadiens-français aux Etats-Unis que dans la province de Québec.

Et cependant on se réjouit des résultats du recensement! A quoi donc s'attendait-on? On semble surpris que nous ne soyons qu'à demi dévorés!

Comme le recensement de 1871 n'avait constaté dans la province qu'une augmentation de 80,000, pendant les dix années précédentes, on se croit sauvé parce que dans la dernière décennie nous avons doublé ce chiffre et que la province d'Ontario n'est pas contente de ses progrès. On oublie, comme le dit si bien M. Gagnon du *Travailleur*, que la plupart de ceux qui émigrent de la province d'Ontario s'en vont étouffer dans le Nord-Ouest l'élément français et jeter les fondements d'une nationalité dont le nombre nous étonnera plus tard.

D'ailleurs il est évident que le seul moyen d'avoir une idée exacte du mouvement de notre population est de joindre les deux derniers recensements, d'examiner ce qu'ils constatent pour les vingt dernières années.

Or, nous avons dit ce qu'ils constataient.

Au lieu de sept à sept cent cinquante mille nous n'avons augmenté que de deux cent quarante cinq mille! On remarquera que de 1844 à 1861, savoir dans l'espace de dix-sept ans, notre population s'était élevée de 697,084 à 1,111,566. Un calcul géométrique bien ordinaire nous convaincra que depuis 1861 notre accroissement aurait dû être de sept à huit cent mille âmes.

Réjouissons-nous, il y a de quoi. Chantons des cantiques de joie et continuons à faire des rêves sur l'avenir glorieux de notre nationalité, car nous sommes destinés à être les Irlandais de l'Amérique. Soyons fiers de notre fécondité qui nous permet de fournir des valets à tous les autres peuples de ce continent.

**ENCORE LA "PATRIE."**

La *Patrie* revient à la charge, et d'un ton impertinent nous accuse d'avoir vu des coalitionnistes partout. Pourquoi, dit-elle, ne pas nommer l'hon. M. Thibaut, l'hon. M. Huntington etc?

Puisqu'il n'y a personne pour brider M. Bienvenu, pour l'empêcher de faire et de dire des sottises, puisqu'on veut absolument nous forcer, pour nous défendre, de dire tout ce nous savons, nous le dirons.

Malheureusement nous avons juste assez de temps et d'espace pour faire, cette semaine, quelques remarques.

La *Patrie* cite MM. Thibaut et Huntington. Eh bien, ce sont précisément deux des chefs libéraux qui ont pris part aux pourparlers et aux négociations qui ont eu lieu relativement à la coalition. M. Thibaut est trop gentilhomme pour nier qu'il a eu une entrevue avec des chefs du parti conservateur pour voir s'il n'y aurait pas moyen de s'entendre. Nous avons eu entre notre possession pendant trois mois le procès verbal de cette entrevue.

M. Fréchette ne niera pas qu'il est allé lui-même parler de coalition à M. Chapleau et qu'il était un de ceux qui auraient accepté un gouvernement de fusion pourvu que M. Chapleau eût été remplacé comme premier ministre par un autre conservateur. N'était-il pas même disposé à accepter M. Masson?

Comment M. Fréchette peut-il permettre à la *Patrie* qui a si souvent besoin de lui de traiter avec tant d'impertinence les partisans de la coalition?

M. Mercier ne niera pas qu'il était prêt à entrer dans un gouvernement de coalition dont un conservateur autre que M. Chapleau eût été le premier ministre?

M. Laurier admettra qu'avant la session fédérale il était en faveur d'une fusion de cette nature et que même il y eut un moment où il se serait allé plus loin que cela.

Et MM. Irvine, Starnes, W. Prévost, F. X. Archambault et vingt autres hommes importants du parti libéral ne se prononcèrent-ils pas ouvertement en faveur d'une coalition?

Nous pourrions peut-être nommer ceux qui étaient même disposés à accepter plutôt M. Chapleau qu'un autre conservateur comme premier ministre.

Enfin n'est-il pas vrai que la plupart des députés libéraux avaient autorisé M. Mercier à essayer de former un gouvernement de coalition?

(A continuer.)

M. Gagnon du *Travailleur*, qui est en état de constater l'étendue de l'émigration de nos compatriotes aux Etats-Unis, ne se réjouit pas plus que nous des résultats du dernier recensement. Il a publié sur ce triste sujet un excellent article que nous regrettons de ne pouvoir reproduire en entier. Il profite de l'occasion pour constater le mal fait à notre province par les embaucheurs américains. Il montre que la population a surtout diminué ou cessé d'augmenter dans les comtés traversés par des chemins de fer, ou, par conséquent, ces marchands de chair humaine exercent leur négoce. Il remarque aussi que la campagne se dépeuple au profit des villes et il termine par réflexions qui suivent:

Ces chiffres sont déplorables.

"L'augmentation au lieu d'être de 14 1/2 par cent devrait être de 25 par cent. Mais, hélas! l'émigration enlève à la province son jeune sang, ses forces récupératives, et personne ne traque les embaucheurs.

"Dans l'affolement où nous sommes tous, sans remèdes à appliquer au mal qui nous ronge, nous trouvons encore la situation couleur de rose. Mais examinons bien les townships anglais et nous verrons la progression ascendante pendant que nos vieux comtés français se dépeuplent. Quelques confrères, voyant le dépeuplement de 13 comtés d'Ontario, se félicitaient de ce que Québec n'avait que 8 comtés dans la même situation. Fausse joie!! Ontario est dépeuplé au profit du Manitoba. Ces anglais sont allés fonder là bas l'influence anglaise. Ils sont aujourd'hui les maîtres de ce pays, découvert, colonisé, civilisé par les Canadiens-français.

"Chez nous c'est autre chose, c'est au profit des Etats-Unis que notre Province est si dépeuplée.

"Patriotes Canadiens des deux pays, songeons à appliquer un remède à cette émigration qui éparille nos forces nationales. Evêques, prêtres, apôtres de la colonisation, hommes de profession, prêchez la colonisation, le séjour aux champs, si vous voulez que la province de Québec soit à jamais le boulevard de la nationalité Canadienne-française."

On lit dans une correspondance publiée par M. Laverne, avocat d'Arthabaskaville, dans l'*Evénement*:

"Dans nos townships où le niveau intellectuel est, pour le moins, aussi élevé qu'ailleurs, il n'y a pas dix cultivateurs par paroisse qui soient

capables de lire un journal. Parmi la population anglaise c'est tout le contraire, il n'y en a pas dix par paroisse qui ne sachent lire et écrire. Prenez les cantons anglais du comté de Mégantic et du comté de Drummond. La plupart des cultivateurs reçoivent un journal quotidien et aucun d'eux n'est obligé d'aller trouver un homme de profession ou une institutrice pour faire sa correspondance.

"J'ai sous les yeux un écrit signé de vingt-six personnes, dont vingt-cinq signatures et une croix. Les vingt-cinq signatures sont celles de vingt-cinq anglais, et la croix, celle d'un de nos compatriotes. Cela peut être une malheureuse coïncidence! Mais si l'on traite ce fait comme un hasard, et si l'on peut dire que cela ne prouve rien qu'un de nos compatriotes ne sache pas signer, il faudra toujours admettre que cela prouve beaucoup, de voir que sur vingt-cinq anglais pris dans la classe des cultivateurs, il n'y en ait pas un seul qui ne puisse signer."

N. E.—On peut en dire autant presque partout, tellement qu'on se demande quelquefois ce que son devenus tous ceux qui ont dû apprendre à lire depuis vingt-cinq ans, dans les écoles qu'on a établies dans presque toutes les paroisses. Sont-ils tous partis pour les Etats-Unis?

Plusieurs évêques en France ont été obligés de mettre les fidèles en garde contre la facilité avec laquelle ils croyaient à toutes sortes de miracles. Des charlatans profitaient des dispositions du peuple pour exploiter sa bonne foi. Les autorités ecclésiastiques de notre province seront aussi forcées d'intervenir avant longtemps pour empêcher qu'on abuse de la bonne foi de notre population.

Comme nous l'avons dit souvent, il est aussi absurde de tout croire que de tout nier, de voir du surnaturel partout que de n'en pas voir du tout.

La vraie foi est celle qui apprend à l'homme à remplir ses devoirs envers Dieu et ses semblables par un travail constant et ne compte sur le ciel qu'après avoir fait tout ce qu'il pouvait humainement faire. Il est des peuples chez qui la foi dégénère en superstition et engendre la paresse et l'indifférence. Tous les jours on rencontre des hommes qui mettent sur le dos de la Providence tout ce qui leur arrive.—C'est la Providence qui l'a voulu disent-ils. C'est ainsi qu'ils cherchent à excuser leurs légèretés ou leurs sottises.

Il y a des meurtriers aussi qui disent:—J'étais poussé au crime par une force invincible.

Ayons de la foi, mais méfions-nous de la superstition, elle détruit le caractère d'une nation, la rend impuissante et ridicule.

Le général Sherman ayant visité Goderich, dans la province d'Ontario, il y a quelques jours, un rapporteur de journal n'a pas manqué de se présenter à lui pour le faire parler. Entr'autres choses le journaliste lui fit dire ce qui suit:

"J'ai toujours désiré l'annexion aux Etats-Unis de la péninsule canadienne, savoir de la partie du Canada comprise entre Montréal et la Baie Georgienne, à l'ouest des lacs, car on pourrait en faire un magnifique état, mais je ne tiendrais pas au reste."

—Que pensez-vous du traité de réciprocité, lui demanda le reporter?

—Je crois, répondit le général, qu'il serait utile aux deux pays. Si le commerce entre eux était entière-

ment libre, ce serait exactement comme si le drapeau américain flottait au-dessus de ce pays. Toutefois je pense que c'est le Canada qui souffre le plus de l'état présent des choses.

N. E. Le général Sherman veut l'annexion avec les gens qui désirent le moins s'annexer. Au premier abord cela paraît étrange, mais il en est ainsi: les personnes qu'on aime le mieux sont souvent celles qui nous aiment le moins.

Il ne veut pas de Québec ni des provinces maritimes et pourtant c'est là surtout que l'annexion serait utile et bien vue.

Etrangeté des choses humaines!

**CORRESPONDANCE.**

M. le Rédacteur,

J'avais parié avec un ami qu'il y avait dans le pays, dans la presse même, des gens assez fous pour prendre au sérieux mes projets sanguinaires au sujet de M. Langevin. Il se moquait de moi disant que la charge était trop forte. J'ai gagné mon pari, quelques journaux entr'autres le *Constitutionnel* ont donné dans le panneau. J'en ritais si ce dernier journal n'avait pas profité de l'occasion pour vous injurier de la manière la plus grossière. Pour montrer jusqu'où peuvent aller la grossièreté et la folie dans notre pays, vous me permettez de reproduire quelques lignes seulement de l'article incensé du *Constitutionnel*.

"Quelques personnes crédules et timides s'effrayent peut-être, dit-il, de ces élucubrations d'un cerveau brûlé, et un fantaisiste quelconque en prendra peut-être occasion d'en faire une étude sur l'état général de la société.

Au fait, parmi les révolutionnaires et les impies que nous vomit l'Europe de temps à autre, il peut bien se trouver quelques têtes chaudes qui ne seraient pas fâchées de voir germer ici leurs idées stupides et sacageuses, et qui se laisseraient entraîner au goût de tenter l'expérience de l'émeute ou au caprice d'essayer de la conspiration. Pour les gens de cette espèce, peu importe qu'ils aient ou non sujet de s'agiter; c'est un besoin de leur nature perverse et de leur éducation gangrenée de crier et de se plaindre, et quand ils n'ont pas de tyrans à souhait, ils en inventent.

Et puis, après tout, pourquoi le Canada n'aurait-il pas son Guiteau, lui aussi? Un pays qui commence à faire parler de lui, peut bien se payer un luxe semblable, ne serait-ce que pour se poser vis-à-vis des autres nations.

Il n'y a rien d'anormal à ce que M. David donne asile aux Brutus, aux Guiteau et aux Hartmann qui s'adresseront à lui: un homme qui conspire plus ou moins tous les jours est fait pour s'entendre avec les partisans du poignard, du pistolet et de la nitroglycerine."

Comment se fait-il qu'on mette un journal entre les mains de pareils fous? C'est incroyable et je n'ai pas le courage d'en dire davantage. Je vous demande pardon encore une fois de vous avoir exposé à tant d'injures, mais vous avez eu tort aussi de croire que personne ne prendrait au sérieux mes fantaisies nihilistes. Jusqu'au *Courrier de Montréal* qui ne s'est aperçu que je riais de lui, qu'après avoir publié deux ou trois colonnes pleines de colère contre moi. Pourtant ce journal est rédigé par des jeunes gens intelligents.

BRUTUS.

La *Patrie* à MM. Beaugrand et Bienvenu, les chefs du parti libéral, incapable de discuter poliment parle d'étourderie.

En voilà un journal qui a le droit de parler d'étourderie!

N'est-il pas connu que l'existence de la *Patrie* est un enchaînement d'étourderies? N'est-il pas certain qu'elle a fait perdre au parti libéral depuis trois ans presque tout les heureux résultats des efforts qu'il avait faits pour amener le clergé à respecter ses droits politiques? N'a-t-elle pas démolie l'œuvre du *National* et annulé en grande partie les bons effets de la mission de Mgr Conroy? N'a-t-elle pas semblé prendre plaisir à détruire l'œuvre des libéraux qui avaient réussi à convaincre le délégué du Saint-Siège et une bonne partie du clergé que le libéralisme canadien et le libéralisme européen étaient deux choses bien différentes?

Voilà tout ce que nous jugeons à propos de répondre aujourd'hui, mais nous avertissons MM. Bienvenu et Beaugrand que s'ils ne sont pas capables de différer d'opinion avec nous sans nous injurier, nous leur répondrons, à l'avenir, sur le même ton. C'est une affaire conclue; nous voulons qu'on tienne compte des avis que nous donnons à nos confrères, afin qu'on ne nous accuse pas de n'avoir pas cherché à éviter le conflit.

Brutus a raison de dire que nous ne croyions pas qu'il y eût dans le pays des gens assez fous pour le prendre au sérieux.

Il y en a eu et ils ont profité de l'occasion pour nous dire des injures. Nous serions curieux de connaître le nom du pauvre garçon qui rédige le *Constitutionnel*. Il ira loin.

Nous avons retranché des correspondances de Brutus certaines choses qui laissaient trop voir, il nous semblait, son intention de plaisanter. Nous aurions pu les laisser, elles auraient été avalées comme le reste par le jeune crocodile du *Constitutionnel*. Brutus aurait même pu dire que M. Langevin se proposait de profiter du passage de la prochaine comète pour aller se faire couronner empereur dans quelque planète inconnue; il n'y aurait rien eu de trop fort, de trop incroyable.

Le rédacteur du *Constitutionnel* devrait nous envoyer son nom et son portrait.

On lit dans le journal français:

"Depuis plusieurs années—et surtout depuis 1871—les populations musulmanes d'Algérie rêvaient et préparaient une grande insurrection, une insurrection générale dans toute l'Afrique. Non pas une insurrection nationale, car il n'y a pas, à proprement parler, une nation musulmane, mais une insurrection religieuse, ce qui ne manque point de gravité.

"En Afrique, le premier goujat venu, vêtu de haillons, couvert de vermine, peut devenir un grand personnage pour peu que la folie religieuse lui trouble la cervelle et le fasse déraisonner prophétiquement.

"Les marabouts" ne manquent pas là-bas pour prêcher la guerre sainte."

N. E. Ils ne manquent pas non plus dans notre province les marabouts, il y en a même ici plus que partout ailleurs.

Ils sont dangereux et le seraient encore davantage s'ils ne se détruisaient pas eux-mêmes.

La *Vérité* observe justement que le seul moyen de faire cesser l'émigration, c'est de refaire l'éducation de notre peuple. Il faut lui apprendre, dit-elle, à aimer la vie agricole. Mais pour qu'il l'aime, il doit être convaincu que c'est dans l'agriculture qu'il trouvera le plus sûrement le

bien-être et l'indépendance. Amélioration de notre système d'agriculture et colonisation de nos terres incultes, voilà les deux seuls remèdes efficaces contre l'émigration. Mais qui sont ceux qui s'occupent sérieusement d'appliquer ces deux remèdes? Malheureusement, on peut les compter sur ses doigts, et avoir des doigts de reste!

On se rappelle que l'abbé Villeneuve, auteur de la *Comédie Infernale*, mettait les prêtres du séminaire de Saint-Sulpice en relation avec les démons et les faisait agir et parler sous l'inspiration du Mauvais Esprit.

Le Dr Paquin, qui vient de publier la *Cité du bien et du mal*, fait jouer à peu près le même rôle à l'archevêque de Québec, aux évêques et aux prêtres qui le supportent. Or, comme Mgr Taschereau n'a fait qu'exécuter les ordres et suivre les conseils de Mgr Conroy, de la Sacrée-Congrégation et du Pape lui-même, on voit que le Mauvais Esprit a fait du chemin.

Evidemment le règne de l'Anté-Christ arrive.

Nous pensions que M. Tarte allait répondre par une bordée d'injures à la question que nous lui avions faite au sujet de ses projets de coalition, mais non, ne voulant rien admettre ni nier, il plaisante, il dit qu'en effet il aurait fait un complot avec les libéraux de Québec, inventé une machine infernale pour faire sauter M. Chapleau. Il imite notre correspondant Brutus.

C'est se tirer d'affaire d'une manière plus spirituelle que de dire des injures ou de mentir, mais notre assertion garde toute sa valeur.

Pour prouver qu'elle n'a pas d'autre motif que de satisfaire sa rancune contre nous la *Patrie* va être obligée de châtier tous ceux qui se sont rendus coupables plus ou moins, comme nous, du péché mortel de la "coalition." Elle devra frapper fort spécialement sur MM. Thibaudeau et Fréchette.

Nous livrons à la colère des jeunes crocodiles du *Constitutionnel* M. Tarte qui parle de complots, de mines, de machines infernales destinées à faire sauter M. Chapleau.

Le crime de M. Tarte est certainement plus grave que celui de notre pauvre Brutus.

La *Patrie* va, sans doute, se faire un devoir de prouver qu'elle est sincère en frappant sur tous ceux qui se sont rendus coupables, plus ou moins, comme nous, du péché de la "coalition," MM. Thibaudeau et Fréchette sur-tout.

La meilleure preuve que le parti libéral est désorganisé et impuissant est qu'il a pour organe un journal que les trois quarts des libéraux intelligents désavouent privément.

**Nouvelles Diverses.**

— Un nommé Levesque, alias Bishop, qui a épousé une veuve à Goderich et l'a abandonnée peu de temps après son mariage, a une seconde femme à Ottawa et une troisième dans un village, en bas de cette ville.

Voilà un homme entreprenant; c'est malheureux qu'on l'arrête si vite, il était en train d'aller loin.

— Sauter les rapides de Lachine à bord du *Prince of Wales* est une chose agréable, mais voir brûler son chapeau et son parasol par les flammes émanant du tuyau, comme une dame de nos connaissances l'a vu samedi dernier, est une chose désagréable. Nous conseillons aux touristes qui voyagent dans le *Prince of Wales* de se munir avant le départ d'une bonne feuille de ferblanc pour la tenir au dessus de leur tête.

— Un nommé Berry de Cincinnati devait épouser une veuve et tout était prêt pour le mariage. La fille de la veuve, une jolie fille, qui est au couvent, obtint un congé de quelques jours à l'occasion de cette grande affaire. Clara, c'est son nom, tomba tellement dans l'œil du fiancé de sa mère que le jour du mariage il partit avec elle sans même avertir la pauvre veuve. Avis aux veuves qui ont des filles au couvent et qui veulent se marier.

**Union des Commis-Marchands.**— A une assemblée tenue le 17 août, sous la présidence de Mr S. Prieur, il a été proposé par Mr D. Lanthier secondé par Mr A. Gagnon que c'est avec le plus profond regret que les membres de l'Union des Commis-Marchands ont appris la mort de leur plus zélé confrère dans la personne de Mr Frs Aristide Lefort décédé le 14 courant.

Proposé par Mr A. Lefavre secondé par Mr Jos. Labelle que copie de la présente résolution soit envoyée à la famille du regretté défunt et insérée dans les journaux français de cette ville.

D. LANTHIER, Secrétaire.

Le chef d'une bande de bohémien campée à Carleton, Ontario, envoyait, il y a quelques jours, une des femmes de la troupe au bureau de poste. Elle était à peine entrée qu'un jeune cheval appartenant à la bande arrivait au grand galop, franchissait d'un bond l'escalier en pierre du bureau de poste et faisant son chemin à travers la foule, allait se mettre au guichet à côté de la bohémienne. Il ne voulut pas se retirer sans elle.

— Deux personnes viennent de montrer en Angleterre que pour mourir elles étaient prêtes à braver toutes les souffrances. C'est d'abord une femme qui de propos délibéré se sutura la tête et tout le corps d'huile de pétrole et s'alluma au moyen d'une allumette. Inutile de dire qu'elle ne vécut pas longtemps. C'est ensuite un homme qui, à Gloucester, cleva un bâcher dans la cour de sa maison, y mit le feu et monta sur le sommet. Quand les voisins arrivèrent le bâcher et le malheureux tombaient en cendres.

— Un agent de police étant de garde la nuit à Breig en Suisse aperçut une lumière qui brillait à l'intérieur d'une église. Il courut immédiatement chez le bedeau qui organisa aussitôt une troupe pour aller voir ce qui se passait. On examina tout, on fureta dans tous les coins et on ne trouva rien.

On allait se retirer, lorsque quelqu'un dit au bedeau: — regardez donc, il y a un des apôtres qui a une curieuse mine. Il est bon de dire que dans cette église il y a douze statues représentant les douze apôtres. Le bedeau regarda et dit: — mais il y en a un treizième apôtre, ce n'est pas naturel cela. En effet il y en avait treize et le treizième avait une vilaine casquette sur la tête. On se dirigea de son côté et on reconnut l'un des plus fins voleurs de l'endroit. Seulement il n'avait pas ce qu'il fallait pour ressembler à un apôtre. Il aurait dû au moins ôter sa casquette.

— Le prétendu baron de Longueuil, dont il a été fait mention dans les journaux de Québec, a quitté sans tambour ni trompette, sa maison de pension, à Ste Anne de la Pocatière. Outre l'oublie qu'il a fait de ne pas payer sa pension, il a laissé sur sa table une vieille brosse et une chemise qui demandait un raccommodage.

— Quelques jeunes vauriens ont

battu un charivari à Ottawa à un vieillard de 70 ans qui avait épousé le matin une femme de 50 ans et le vieux étant sorti, dans l'espérance de les calmer, ils l'ont tué. Il avait refusé de leur donner \$2 qu'ils exigeaient pour se retirer. Quatre des jeunes gens de la bande ont été arrêtés.

Un autre vieillard demeurant à une petite distance de Kingston a été tué lorsqu'il se rendait champ par un au Cochlen. La veille, la grange de Richardson avait été incendiée par un individu qui avait de mettre le feu avait mis un vieux cheval à la place de celui du père Richardson. Or, depuis le meurtre, Cochlen et le cheval de Richardson sont disparus.

On suppose donc que Cochlen aurait commis ces deux crimes dans le but d'avoir et de garder le cheval de Richardson.

— Il y a quelque temps, une jeune fille de Munjoy, Etats-Unis, promit d'épouser un jeune homme de cet endroit. Celui-ci fut obligé d'aller se fixer à Boston pour travailler et un autre garçon profita de son absence pour demander la main de la jeune fille. Celle-ci refusa, mais les parents étaient en faveur du mariage et une lutte commença. Ne pouvant vaincre la résistance de leur fille par le raisonnement, les parents eurent recours à la force et ils la renfermèrent dans une chambre noire. Mais la jeune fille au lieu de songer à se soumettre ne pensa qu'à s'évader et elle y réussit. Elle se retira chez une amie.

Les parents se mirent à sa recherche, la mère même vint dans la maison et mit tout sans dessus dessous.

La jeune fille voyant qu'elle allait être découverte, s'auta par la fenêtre, s'embarqua à bord d'un bateau et se rendit à Boston où son fiancé l'attendait.

Les parents s'avouant vaincus la laissèrent tranquille.

— Il y a des situations terribles. Un mariage brillant avait lieu dernièrement en Californie; il y avait huit filles d'honneur et l'église était remplie. Tout allait à merveille, lorsque le marié voyant approcher le moment où il lui faudrait produire l'anneau nuptial, se pencha à l'oreille de la mariée pour lui annoncer qu'il ne pouvait trouver l'anneau. Elle faillit se trouver mal. Le moment fatal arriva, le ministre demanda l'anneau et le marié ne sachant que faire se mit à chercher dans toutes ses poches. Le ministre s'impotient et le public ne sachant que penser s'attendait à un scandale. Le frère de la mariée s'adressant au marié lui cria avec une voix destentor: — Pourquoi ne sors-tu pas l'an eau, et il accompagna ses paroles d'un geste significatif. — Je ne puis pas, répondit le malheureux, je viens de m'apercevoir qu'il est tombé dans ma botte. Tout le monde se mit à rire et le ministre dit d'une voix irritée: — Vite, vite sortez l'anneau. — Je vais essayer, dit le marié et relevant son pantalon il essaya, en introduisant les doigts aussi loin que possible dans sa botte, de saisir l'anneau. — Je ne suis pas capable, s'écria le pauvre garçon tout en nage. — Arrête, dit le frère de la mariée, il faut que ça finisse, et saisissant la jambe du futur il se mit à tirer sur la botte, mais comme la botte était petite, il tira si fort qu'il traîna le marié l'espace de plusieurs pieds: Enfin la botte vint, mais ô malheur, le marié pour réussir à se chausser n'avait pas mis de bas. Il se trouva nu pieds! La mariée se mit à pleurer et le futur s'élança hors de l'église; il était devenu fou. Il y avait bien de quoi.

— Pourquoi ne sors-tu pas l'an eau, et il accompagna ses paroles d'un geste significatif. — Je ne puis pas, répondit le malheureux, je viens de m'apercevoir qu'il est tombé dans ma botte. Tout le monde se mit à rire et le ministre dit d'une voix irritée: — Vite, vite sortez l'anneau. — Je vais essayer, dit le marié et relevant son pantalon il essaya, en introduisant les doigts aussi loin que possible dans sa botte, de saisir l'anneau. — Je ne suis pas capable, s'écria le pauvre garçon tout en nage. — Arrête, dit le frère de la mariée, il faut que ça finisse, et saisissant la jambe du futur il se mit à tirer sur la botte, mais comme la botte était petite, il tira si fort qu'il traîna le marié l'espace de plusieurs pieds: Enfin la botte vint, mais ô malheur, le marié pour réussir à se chausser n'avait pas mis de bas. Il se trouva nu pieds! La mariée se mit à pleurer et le futur s'élança hors de l'église; il était devenu fou. Il y avait bien de quoi.

— Pourquoi ne sors-tu pas l'an eau, et il accompagna ses paroles d'un geste significatif. — Je ne puis pas, répondit le malheureux, je viens de m'apercevoir qu'il est tombé dans ma botte. Tout le monde se mit à rire et le ministre dit d'une voix irritée: — Vite, vite sortez l'anneau. — Je vais essayer, dit le marié et relevant son pantalon il essaya, en introduisant les doigts aussi loin que possible dans sa botte, de saisir l'anneau. — Je ne suis pas capable, s'écria le pauvre garçon tout en nage. — Arrête, dit le frère de la mariée, il faut que ça finisse, et saisissant la jambe du futur il se mit à tirer sur la botte, mais comme la botte était petite, il tira si fort qu'il traîna le marié l'espace de plusieurs pieds: Enfin la botte vint, mais ô malheur, le marié pour réussir à se chausser n'avait pas mis de bas. Il se trouva nu pieds! La mariée se mit à pleurer et le futur s'élança hors de l'église; il était devenu fou. Il y avait bien de quoi.

— Pourquoi ne sors-tu pas l'an eau, et il accompagna ses paroles d'un geste significatif. — Je ne puis pas, répondit le malheureux, je viens de m'apercevoir qu'il est tombé dans ma botte. Tout le monde se mit à rire et le ministre dit d'une voix irritée: — Vite, vite sortez l'anneau. — Je vais essayer, dit le marié et relevant son pantalon il essaya, en introduisant les doigts aussi loin que possible dans sa botte, de saisir l'anneau. — Je ne suis pas capable, s'écria le pauvre garçon tout en nage. — Arrête, dit le frère de la mariée, il faut que ça finisse, et saisissant la jambe du futur il se mit à tirer sur la botte, mais comme la botte était petite, il tira si fort qu'il traîna le marié l'espace de plusieurs pieds: Enfin la botte vint, mais ô malheur, le marié pour réussir à se chausser n'avait pas mis de bas. Il se trouva nu pieds! La mariée se mit à pleurer et le futur s'élança hors de l'église; il était devenu fou. Il y avait bien de quoi.

— Pourquoi ne sors-tu pas l'an eau, et il accompagna ses paroles d'un geste significatif. — Je ne puis pas, répondit le malheureux, je viens de m'apercevoir qu'il est tombé dans ma botte. Tout le monde se mit à rire et le ministre dit d'une voix irritée: — Vite, vite sortez l'anneau. — Je vais essayer, dit le marié et relevant son pantalon il essaya, en introduisant les doigts aussi loin que possible dans sa botte, de saisir l'anneau. — Je ne suis pas capable, s'écria le pauvre garçon tout en nage. — Arrête, dit le frère de la mariée, il faut que ça finisse, et saisissant la jambe du futur il se mit à tirer sur la botte, mais comme la botte était petite, il tira si fort qu'il traîna le marié l'espace de plusieurs pieds: Enfin la botte vint, mais ô malheur, le marié pour réussir à se chausser n'avait pas mis de bas. Il se trouva nu pieds! La mariée se mit à pleurer et le futur s'élança hors de l'église; il était devenu fou. Il y avait bien de quoi.

**Bureau des Commissaires d'Ecoles Catholiques Romaines de la cité de Montréal.**

La réouverture des classes de l'Académie Commerciale et de l'Ecole Polytechnique de Montréal, et celle de toutes les autres écoles sous le contrôle de ce bureau, se fera lundi, le 29 août.

Pour les particularités, s'adresser au Principal ou à la Directrice de chaque école.

20 août 1881 c—ins

**AVIS.**

M. F. Renaud n'est plus en aucune manière employé à LA TRIBUNE.

**25 par cent sur tous les achats faits durant le mois d'août**

CHEZ **DUPUIS FRERES,** 605, RUE STE-CATHERINE, Montréal.

GRANDE EXPOSITION PROVINCIALE devant avoir lieu sur les

**TERRAINS DE L'EXPOSITION AVENUE MONT-ROYAL MONTREAL.**

Cette Exposition sera divisée en trois départements:

*Département d'Agriculture, département Horticole et département Industriel.*

**OUVERTURE**

**MERCREDI 14 SEPTEMBRE**

A l'exposition des chevaux, du bétail, des moutons et des cochons qui arrivent deux jours plus tard, c'est-à-dire vendredi, le 16 Septembre.

**CLOTURE 23 SEPTEMBRE**

\$25,000 \$25,000 \$25,000 offerts comme prix.

Les entrées dans tous les départements devront être faites aux bureaux des secrétaires, à Montréal, le ou avant le 1er Septembre. On peut se procurer des listes de prix et des formules pour les entrées ou tout autre renseignement en s'adressant comme suit: à

GEO. LECLERC, Sec. du Conseil d'Agriculture. S. C. STEVENSON, Sec. du Conseil des Arts et Manufac. Montréal 13 Août 1881.

Province de Québec, } **COUR SUPERIEURE.**  
District de Montréal }

Dame Emilie Ducasse, alias Dugas, de la Cité et du District de Montréal, épouse de Alphonse Chartrand, Entrepreneur-Menuisier, du même lieu, dûment autorisée à ester en justice.

Demanderesse & Le dit Alphonse Chartrand Défendeur. Une action en séparation de biens a été instituée en cette Cour. Montréal 19 Juillet 1881.

J. C. LACOSTE, Avt. de la Défenderesse. Montréal, 23 juillet 1881. 5 ins.

**A. I. WATIER** HORLOGER ET BIJOUTIER 27, RUE ST - LAURENT, MONTREAL.

Mr. A. WATIER a constamment à la disposition du public un choix considérable de Diamants, de Montres, d'Horloges et de Bijouteries de tout genre et à des prix très-modérés. Mr. Watier apportera une attention spéciale à tous les travaux qui lui seront confiés. juillet 9 1881. a—1

**LIBRAIRIE**

**Payette & Bourgeault** 250, RUE ST. PAUL, -250 MONTREAL.

Les ouvrages suivants sont en vente à cette Librairie à 30c le vol in 12 HENRI CONSCIENCE

L'Année des Merveilles 1 vol.—Anrélien, 2 vols.—Batavia, 1 vol.—Les Bourgeois de Darlingen, 1 vol.—Le Bourg-mestre de Liège, 1 vol.—Le chemin de la Fortune, 1 vol.—Le Conserit, 1 vol.—Le Coureur des Grèves, 1 vol.—Le Démon du Jeu, 1 vol.—Les Dramas Flamands, 1 vol.—La Fiancée du Maître d'Ecole 1 vol.—Le Fieau du Village, 1 vol.—Le Gant perdu, 1 vol.—Le Gentilhomme Pauvre, 1 vol.—La Guerre des Paysans, 1 vol.—Le Guet Apens, 1 vol.—La Jeune Femme Pâle, 1 vol.—Heures du Soir, 1 vol.—Histoires de Deux Enfants d'Ouvriers, 1 vol.—Le Jeune Docteur, 1 vol.—Le Lion de Flandre, 2 vols.—Maitre Valentin, 1 vol.—Le Mal du Siècle, 1 vol.—La Mère Job, 1 vol.—Le Marchand d'Anvers, 1 vol.—Le Martyre d'une Mère, 1 vol.—L'Oncle et la Niece, 1 vol.—L'Oncle Reimond, 1 vol.—L'Orpheline, 1 vol.—Le Pays de l'Or, 1 vol.—Un Sacrifice, 1 vol.—Le Sang Humain, 1 vol.—Scènes de la Vie Flamandes, 2 vols.—Souvenirs de la Jeunesse, 1 vol.—La Tombe de Fer, 1 vol.—Le Tribun de Gand, 2 vols.—Les Vieilles Flamandes, 1 vol.—La Voleuse d'Enfant, 1 vol.

EMILE CHEVALIER

Le Capitaine, 1 vol.—Le Chasseur Noir, 1 vol.—Les Derniers Iroquois, 1 vol.—La Fille des Indiens Rouges, 1 vol.—L'Île de Sable, 1 vol.—La Huron-2, 1 vol.—Les Nez Percés, 1 vol.—Peaux Rouges et Peaux Blanches, 1 vol.—Les pieds Noirs, 1 vol.—Poignet d'Acier, 1 vol.—La Tête Plate, 1 vol.

AUSI :

Les ouvrages complets de Paul Féval, Raoul de Navarey, Alex. De Lamotte, etc., etc. Ces ouvrages sont envoyés par la malle sans charge extra, sur réception du prix.

La Cité du Mal contre la Cité du Bien, question universitaire par Elzéar Paquin 25 c.s. Remarquez bien l'adresse.

**PAYETTE & BOURGFAULT,** 250, RUE ST PAUL. Visitez la rue St Vincent, Montréal. 23 octobre 1870.

**LONGPRE & DAVID** AVOCATS,

Coin des rues Notre-Dame et St-Vincent. A. R. LONGPRE, L. O. DAVID.

**Maison Notre-Dame. E. MATHIEU & FRÈRE**

Epiceries, Vins, Liqueurs, Cigares de la HAVANE, etc.

Vin de Messe, une spécialité 77, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

En vous transmettant notre carte d'affaires nous avons l'honneur de solliciter vos commandes que nous remplirons avec empressement. Vous trouverez chez nous un assortiment complet de premier choix, des prix uniformes et modérés.

Vos obéissants serviteurs, **E. Mathieu & Frère.** 11 juin.—12 ms.

**GLACIERE BARIL** Pour empêcher les viandes de suer.

Premier prix à l'exposition de la Puissance.

Conserve les viandes pendant les plus grandes chaleurs.

En usage chez tous les bouchers et dans un grand nombre de communautés et de maisons privées.

S'adresser à **J. E. BARIL,** No. 177, rue Laval, Montréal. 11 juin.—3ms.

FEUILLETON DE " LA TRIBUNE "

L'ILE DE FEU.

( Suite. )

Ce n'est plus qu'enchevêtrement de lianes, d'arbustes grimpants ou épineux; c'est comme un tissu d'une densité incroyable et dont parfois des arbres assez gros constitueraient la trame.

La vie de l'intérieur du bois devient alors un grouillement. A droite, à gauche, devant vous, sous vos pas, sur votre tête, tout cela remue, saute, chante, siffle, rugit. Tout cela vit et tout cela tue. Ah! si l'on pouvait voir ce spectacle, d'une loge devant-scène, quelle merveille! Des myriades d'oiseaux de toutes nuances et de toutes grosseurs se balancent et s'appellent les uns les autres: les aras, les cardinaux, les perruches criardes et mille autres; tandis qu'une armée de singes s'abat sur cinq ou six cacaoyers, sauf cependant celui qu'un jaguar vient d'étendre mort d'un coup de patte.

Le long des arbres, comme des lianes vivantes, glissent silencieusement les reptiles de toute dimension, et un rayon de soleil pénètre par mégarde à travers la feuillée jusqu'au sol qui miroite étrangement. En effet, ce n'est point la terre qui brille ainsi, c'est l'eau, l'eau courante, car sous ce charpentage de troncs d'arbres vivants droits, recourbés, tordus, on s'aperçoit qu'un fleuve coule, d'autant mieux que la gueule énorme d'un crocodile vient de paraître à la surface.

Ai-je besoin d'ajouter qu'Alfonso, une fois réveillé, comprit toute l'horreur de sa position! Il avait au moins dix lieues à faire en pareil pays, et il fallait compter largement quatre jours pour cela, car, afin d'avancer sûrement dans cette muraille, il ne devait pas poser son pied sans avoir soigneusement examiné l'objet sur lequel il le mettrait; il ne pouvait franchir un arbre avant de s'être assuré que derrière il n'y avait aucun ennemi, sans compter les Indiens, dont le goût pour la chair humaine n'était peut-être pas disparu.

Il fallait aussi manger. Quoi? Des fruits? Ils n'étaient pas faciles à prendre, et Baçao ne pouvait-il pas se tromper et absorber un poison? Heureusement pour lui, il trouva quelques nids d'oiseaux et en mangea les œufs. Son hamac de lianes portait une douzaine de nids de perruches. Il fit un vrai festin, arrosé de deux ou trois gorgées d'eau de vie, car il avait emporté sa gourde.

Cependant sa fatigue n'était pas calmée. Baçao comprit donc que, pour mener à bonne fin son évasion, il lui fallait plus de force qu'il n'en avait encore, et il résolut de passer la nuit sur son lit de fleurs. Il avait là bon gîte, des œufs en quantité, et il était assez loin de Salem pour n'avoir rien à craindre; c'était donc une idée à laquelle un sage n'eût rien trouvé à redire.

La fin de la journée, il l'employa à explorer les environs, et il trouva, pour le cas où une fuite rapide serait nécessaire, il trouva un passage par lequel, au moyen d'un peu de gymnastique, on pouvait faire un quart de lieue en une demi-heure.

V

Le lendemain matin, Alfonso fut éveillé par un coup de feu.

Il sursauta sans avoir la conscience de ce qu'il faisait. Mais la réflexion vient vite chez un homme pour lequel tout est péril.

Avec des soins infinis, sans donner à son hamac de lianes la plus légère oscillation, il chercha à se retourner pour voir d'où partait ce bruit. Un sauvage n'eut pas mieux opéré cette évolution que lui. Ce fut fait en une minute.

Alors il écarta lentement, sagement, en y mettant mille précautions, il écarta deux ou trois lianes, et vit, à vingt ou vingt-cinq mètres au-dessous de lui, le métis qui, son arme déchargée à la main, regardait attentivement de tous côtés, et prêtait l'oreille au moindre murmure, pendant que la fumée de son coup de fusil montait, capricieuse, dans l'air.

Alfonso ne bougea pas. L'Argentin alors examina attentivement le terrain du sentier et sembla réfléchir un moment. Il regarda du côté des lianes et ne devina rien. A la pantomime de ce démon, il était facile de comprendre ce qu'il faisait là. Le sous-gouverneur de Salem avait eu tort de penser que Baçao était hors de portée et qu'il eût pu promettre cent mille duros de récompense. A l'ann oncedes vingt duros, l'œil du métis avait pris une expression de sanguinaire avidité, et il s'était dit: Je les aurai demain.

Il se connaissait probablement en évasion, car il demanda seulement quatre hommes pour l'accompagner, jurant qu'il ne reviendrait pas sans le prisonnier.

Dom Luiz Vagaert fut sur le point de ne pas accéder à sa demande, mais il ne fallait point avoir l'air d'entraver l'action de la justice, et d'ailleurs il espérait toujours que Baçao serait hors de portée. Il accorda les quatre hommes à son sous-officier, et partit d'un côté avec le reste de sa troupe.

Le métis, lui, alla explorer les sentiers qui conduisaient dans l'est de la forêt, sachant bien par expérience qu'un homme intelligent devait penser à fuir vers la mer.

Après une heure de recherches, il trouva des traces fraîches, l'herbe foulée, de petites branches brisées, et ça et là un buisson dont le feuillage avait été dérangé. C'en était assez; c'en était trop pour cet homme aux instincts de bourreau.

Il entraîna ses quatre soldats dans le sentier qu'avait pris Alfonso. Heureusement la nuit vint, et nos chasseurs d'homme furent obligés de camper.

Avant le lever du soleil, le métis, impatient, partit seul dans la direction indiquée par des traces de plus en plus visibles, car à mesure que la forêt devenait plus épaisse, Alfonso avait dû, pour passer, briser plus d'arbustes et abattre davantage les hautes herbes.

Emporté par son ardeur, le sous-officier prit une avance énorme sur ses hommes, et arriva à l'endroit où Alfonso s'était arrêté. Ah! s'il avait su que son gibier dormait à vingt mètres au-dessus de sa tête.

Mais le fugitif, pour atteindre son hamac, avait fait environ soixante-quinze à cent mètres sur des troncs d'arbres abattus, à l'écorce desquels il n'avait naturellement pas laissé d'empreintes; on sorte que le métis s'était arrêté à son tour, comme un chien qui a perdu la voie, flairant, écoutant, regardant, et se doutant bien que

celui qu'il cherchait devait être blotti à quelques pas de là.

Trop habitué aux forêts vierges et aux ruses de guerre des coupeurs des bois pour se donner la peine de chercher la retraite d'Alfonso, qui pouvait être en mille endroits également introuvables, le sous-officier imagina de tirer un coup de fusil en l'air, se disant avec raison que Baçao, fût-il à deux cents pas, le croirait tiré à quelques mètres de lui, à cause de la puissance de répercussion des bois. C'était parfaitement conclu, d'autant mieux que le fugitif, encore endormi, fut réveillé en sursaut, et pouvait, dans un premier moment d'épouvante, commettre l'imprudence de se montrer.

Mais Baçao avait compris la ruse de ce misérable, et demeurait immobile. Cependant il fallait prendre un parti. Le métis devait ne pas être seul, et si sa troupe arrivait auprès de lui, ce n'était plus un ennemi qu'il fallait combattre, mais deux, mais dix, mais vingt peut-être, car Alfonso ne pouvait savoir si toute la garnison de Salem n'était pas à ses trousses.

Il pensait à tout cela en observant l'Argentin.

Celui-ci paraissait perdre l'espoir et se décider à attendre, car il s'appuya contre un arbre et fit mine de recharger son fusil.

Ce fut un trait de lumière pour le fugitif. Il avait, lui, un coup de feu à tirer, car il ne s'était pas dessaisi du fusil avec lequel il avait monté sa garde une minute avant son évasion, et le métis, s'il perdait du temps, ne pourrait jamais l'atteindre.

Prenant alors toutes ses précautions, plaçant son arme en bandoulière, après avoir bu une gorgée d'eau-de-vie, Alfonso se suspendit à une forte branche dont le feuillage ombrageait son lit, et, avec une agilité de singe, il sauta de rameau en rameau jusqu'au passage qu'il avait exploré et préparé la veille.

Cela ne fut pas accompli, on s'en doute bien, sans que le silence des bois eût été troublé, aussi peu que ce soit.

L'oreille du métis saisit un léger froissement de feuillage. Il se redressa sans continuer à charger son fusil, et regarda vivement du côté où le bruit s'était fait entendre. Il vit alors distinctement Alfonso passer d'un arbre à l'autre, puis disparaître derrière une sorte de palissade naturelle formée par d'immenses buissons aux épines géantes.

Il s'élança à la poursuite du fugitif, et pour mieux l'atteindre, on madré sauvage qu'il était, grimpa sur le pont de lianes afin de suivre le même chemin que Baçao, plutôt que d'aller se heurter aux impénétrables buissons qui se dressaient entre lui et son gibier.

Il était agile aussi, ce terrible homme, et en un clin d'œil, avec une sûreté que n'avait pas Alfonso, il eut deviné, pris et parcouru le passage préparé par ce dornier. Mais ici encore il ne trouva plus de traces du fugitif. Seulement, il entendait, de temps en temps, et à sa droite, quelques craquements qui indiquaient la situation d'Alfonso. Celui-ci, évidemment, cherchait à se rapprocher du flou, pour essayer de fuir à la nage.

A Continuer.

ENCORE BIEN ASSORTI!

Nos PANTALONS se vendent meilleur marché que jamais. Nous tenons à avoir toujours en main un assortiment considérable. PANTALONS de

\$1.25! \$1.25! \$1.25!

Nos HABILEMENTS se sont très bien vendus tout le printemps, nos prix sont si raisonnables et notre assortiment le plus considérable qu'il y ait dans la ville.

Nos HARDY D'ENFANTS donnent entière satisfaction à tout le monde. Nos GILETS (CORPS) et CALECONS se vendent depuis 20, 25, 35, à 50 cts.

Nos CHEMISES de couleur ne sont surpassées pour le bon marché, aussi nos CHEMISES BLANCHES dont le prix est de 55, 65 et 75 cts. chez

I. A. BEAUVAIS

186 et 188, RUE ST-JOSEPH, NOUVEAU MAGASIN.

Montréal, 23 avril 1881.

JOHN C. McLAREN

Manufacturier de

Matériel de chemins de fer et de moulins, cuir, caoutchouc et toile, courroies et boyaux

Pièces d'emballage en Caoutchouc SACS DE CONDUCTEURS POUR ARGENT OU LETTRES

EN MAGASIN OU FAITS A ORDRE

Salles de vente et de fabrication au No. 10 RUE BONAVENTURE, No. 10 MONTREAL.

MAISON D'EPICERIES

CANADIENNE

OLIVIER DEMERS

No 6

COIN DES RUES INSPECTEUR ET ST-ANTOINE

Assortiment complet de ce qu'il y a de mieux à bon marché

Thé, Café, Beurre, Sucre d'Erable, Sirop d'Erable, Fromage anglais et Fromage de Gruyère, Pois français, Fèves et Fruits en boîtes, Sardines, Poissons de toutes sortes

De la meilleure qualité.

Les Vins de M. Demers tels que Claret, Vins Blancs, Vins de Messe, etc., sont renommés et recommandés par tous ceux qui en font usage.

Le public est invité à venir visiter l'établissement de M. Demers qui acquiert tous les jours de la popularité. Montréal 19 mars 1881.

POUDRE CORYZINE

DE

LAVIOLETTE ET NELSON, MONTREAL.

Pour la guérison rapide du Rhume de cerveau. Cette poudre enlève immédiatement l'acuité du mal, rend la liberté de la respiration et prévient le rhume de poitrine, suite naturelle du coryza. On aspire cette poudre par le nez comme du tabac; elle agit sans provoquer ni éternuements, ni irritations d'aucune sorte.

DIRECTIONS.

Cinq à six prises aspirées fortement à cinq minutes d'intervalle, et ensuite une prise toutes les heures jusqu'à guérison. Prix: 25 cts, la boîte.

TRENTE ANNEES DE SUCCES.

PRESCRIPTION DU DR. NELSON

Infailible dans le traitement des

BRONCHITES, RHUMES, ASTHME, ENROUEMENT, ETC.

Prix: 25 cts, la bouteille.

En vente chez LAVIOLETTE ET NELSON, 29, Rue Notre-Dame, et dans toutes les Pharmacies. 3 octobre 1880. aa-1

MM. J-BTE MANTHA & CIE

Nos 10 & 12

RUE SAINT CHARLES BORROMEI L'ANCIEN MOULIN L. CHARBONNEAU

Sont heureux d'annoncer à leurs amis et au public en général que leur moulin est maintenant en pleine opération et qu'ils sont prêts à préparer le bois soit blanchir, embouvetter, scier à la scie ronde ou à l'échasse, et qu'ils se chargent de faire toute espèce de menuiseries, tels que portes, chassiss, portiques, lucarnes, etc.

Leurs prix sont des plus modérés et l'ouvrage des mieux faits.

J. B. MANTHA T. PREFONTAINE Cidevant chez MM Pour les finances, Piquet et Robert.

Montréal 5 Février 1881. la - a

UNE INDUSTRIE NATIONALE VIGNOLE BEASCONFIELD

Raisin Canadien cultivé à Beasconfield (Pointe-Claire) près de Montréal. Produit canadien incomparable. Les commencements remarquables d'une industrie qui a fait la fortune de la France.

Expériences faites par des centaines de personnes de la culture de la Vigne Beasconfield.

RAISIN BEASCONFIELD

Demandé partout.

Visites au Vignoble Beasconfield sollicitées par les propriétaires, MM. Menzies & Cie., étant toujours heureux de faire voir les résultats extraordinaires qu'ils ont obtenus, et de donner tous les renseignements désirés. Il y a toujours quelqu'un sur les lieux pour recevoir les visiteurs.

S'adresser par lettre à MM. MENZIES & CIE. Vignoble Beasconfield BEASCONFIELD (Pointe Claire) Au bureau à Montréal, No. 15 rue Ste. Thérèse. Montréal 23 Oct, 1880. aa-1

Mercier, Beausoleil & Martineau,

Avocats,

No. 55, RUE ST-JACQUES

MONTREAL.

N. B.—M. Mercier donnera une attention spéciale aux affaires criminelles. HON. HONORÉ MERCIER, Ex-Solliciteur Général, Député de St-Hyacinthe.

CLEOPHAS BEAUSOLEIL, PAUL G. MARTINEAU, Auteurs Syndic Officiel. B. C. L. 23 oct. 1880.—aa.

UN ARTICLE QUI VAUT SON ARGENT

Outre la certitude d'avoir un article parfaitement pur, sain et bon pour la santé, ceux qui achètent la poudre à boulanger et à pâtisseries appelée

COOK'S FREIND

BAKING POWDER

ont plus plus pour leur argent que s'ils achetaient toute autre article de même nature.

En vente partout. Fabriquée seulement par

W. D McLAREN,

55 et 57 RUE DU COLLEGE. 23 avril aa

AVIS.

Les personnes désirant planter des vignes et des menus fruits sont priés d'envoyer leurs commandes de suite à Gallagher & Gauthier No 101 Rue St-François - Xavier, Montréal, propriétaires des Vignobles Beasconfield. Montréal 2 avril. jno

Credit Foncier Franco-Canadien.

Capital - - \$5,000,000

Président, l'honorable E. Duclerc, Sénateur (Paris) Vice-Prés. Phon. J. A. Chapleau.

Bureau provisoire à Montréal :

Credit Foncier Franco-Canadien. 114 Rue St. Jacques Montreal.

La Société fait des prêts hypothécaires à long terme avec amortissement et à court terme sans amortissement. Intérêt à six pour cent. Pour renseignements s'adresser au directeur

E. J. BARBEAU. Montréal 12 Février 1881